

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Band: 91 (1962)
Heft: 7

Artikel: Un chef de file catholique au XIXe siècle : Don Bosco
Autor: Barbey, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Revue mensuelle de la Société fribourgeoise d'éducation

Rédaction : Léon Barbey, Centre de Recherche pédagogique,
237, rue de Morat, Fribourg, et Maxime Brunisholz, Fribourg.

Administration : Paul Simonet, instituteur, 8 rue Louis-Chollet, Fribourg.
C. C. P. IIa 153 : Administration du B. P.

Abonnement (y compris cotisation SFE) : 10 fr.

Le *Bulletin pédagogique* paraît 12 fois par an, soit le 15 de chaque mois (sauf en août) et le 1^{er} mai.

Un chef de file catholique au XIX^e siècle Don Bosco

Don Bosco : c'est une œuvre, une doctrine et une personnalité. Une œuvre d'apôtre, une doctrine d'éducation, la personnalité d'un saint.

Par son œuvre, Don Bosco se révèle homme d'action, apôtre, l'un des plus dynamiques suscitateurs de vie chrétienne et de vocations religieuses des temps modernes.

Par sa conception de l'éducation, il prend place parmi les plus grands, nous dirons même les plus audacieux éducateurs de l'humanité.

Par sa personnalité, il est un saint, ce qui est déjà une originalité à n'importe quelle époque, mais un saint « pas comme les autres », et s'il n'y a aucune originalité à le dire — car « il n'y a pas au monde deux pâquerettes, deux brins d'herbe, deux papillons identiques. A plus forte raison deux hommes » (Ghéon, *Saint Jean Bosco*, Flammarion, 1935, p. 7) — il y a la plus originale réussite humaine à l'être.

Un lien étroit unit ces trois réalités historiques évoquées par le nom de Don Bosco. De l'œuvre à l'idée, de l'idée à la personne, on va du dehors au dedans, de la surface au centre, du fleuve à la source. L'œuvre est inspirée par l'idée, l'idée animée par le cœur de cet homme qui fut un saint.

Sous certains aspects et pendant de nombreuses années, son œuvre ressembla à beaucoup d'autres, suscitées tout au long des siècles chrétiens par le zèle apostolique. Pourtant elle ne se confond finalement avec aucune autre, en raison de l'esprit particulier que lui a insufflé son fondateur.

Ses conceptions pédagogiques, il les a puisées dans un trésor largement ouvert à tous, dans l'évangile, dans son expérience de petit paysan pauvre, dans son bon sens, enfin dans une psychologie plus empirique que scientifique. Mais s'il n'en a pas inventé les matériaux, il a, tel l'artiste, trouvé une manière nouvelle de les agencer, il a créé un style : il y a un style salésien de l'éducation.

Quant à sa personnalité, si elle se laisse encore moins classer dans une rubrique commune que son œuvre d'apôtre et ses principes de pédagogie, on en peut donner une bonne raison. C'est qu'elle est le produit combiné d'une nature riche et originale et de la grâce du Saint-Esprit ; or, cette grâce, lorsqu'elle ne rencontre aucune résistance, respecte les plus étonnantes originalités du Créateur, elle n'aime pas la production en série, elle manifeste l'inépuisable fécondité du cœur de Dieu « plus grand que notre cœur » (I Jo.).

Du dehors au dedans, du fleuve remontant vers la source, nous envisagerons successivement l'œuvre, la doctrine et la sainteté, toutes trois très personnelles, de Don Bosco.

I. L'Œuvre de Don Bosco

Ce qui manquerait à l'Église, si...

Quand on parle de l'œuvre de certains grands hommes, un siècle après leur mort, on est déjà réduit à étudier ce qu'il en reste. Pour Don Bosco, c'est l'inverse ; à voir ce qu'est devenue son œuvre, celle-ci n'ayant fait que croître après sa mort, on a de la peine à imaginer son point de départ.

Cette Œuvre à ce jour, avec un O majuscule, c'est une armée : 20 000 religieux ou coadjuteurs, 16 000 religieuses ; 500 000 coopérateurs ; plus d'un million d'anciens élèves.

Les maisons de son Œuvre, réunies, formeraient une ville : 1 300 établissements pour ses fils, 1280 pour ses filles. Disséminé à travers le monde, le réseau s'étend sur toute la planète, avec des religieux dans 58 nations, et des religieuses dans 45 pays (Henri Bosco, *Saint Jean Bosco*, Gallimard, 1959, p. 312). A ces chiffres le recensement des anges ajouterait les 95 maisons établies naguère dans 6 nations de l'« Église du silence » : Lituanie, Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Chine (ib. p. 313). Nous voulons les saluer au passage.

Tel est le schéma numérique des résultats actuels de l'œuvre de Don

Bosco. Voilà ce qu'il a donné à l'Eglise, cent ans après sa première fondation. Voilà ce qui manquerait à l'Eglise si le petit Giovannino des Becchi n'avait pas écouté Dieu qui parlait dans son cœur et Maman Marguerite qui lui parlait à l'oreille.

Avec des *si*, bien sûr, on mettrait Paris dans une bouteille... et Don Bosco dans la soutane d'un petit curé piémontais, dans la peau d'un classique pédagogue, sinon derrière la moustache d'un rude paysan de Murialdo, un peu farceur sur les bords. Avec des *si*... ? Mais cela prouve justement que la réalisation d'une œuvre comme la sienne est suspendue à une chaîne de conditions successives, dont aucune n'était assurée d'avance. Les unes, extérieures à la personne, dépendent de rencontres en soi fortuites ; humainement parlant, elles auraient fort bien pu manquer. Les autres sont liées à ses initiatives, à ses libres décisions, à sa ténacité ; à vues humaines, Jean Bosco aurait fort bien pu y faillir tout comme un autre ; comme tant d'autres. Quand on considère le détail de ces conditionnements, on a l'impression à tout moment que l'ensemble ne tenait qu'à un fil. Avec ses risques, ses paradoxes, ses aspects bizarres et je ne sais quoi de provocant, sa réussite tient du miracle, ou, si le mot paraît trop fort, disons qu'elle présente au spectateur une série de « suspenses » dignes... du plus moderne des films.

Dégager ces conditions du bloc déjà légendaire qui les empâte, mettre en lumière les tournants décisifs de son existence, c'est ce que nous allons tenter. Cela ne suffira sans doute pas à rendre l'œuvre de Don Bosco compréhensible à la façon dont un phénomène le devient quand il apparaît comme le résultat nécessaire de causes déterminées. Une réalisation de cette envergure et de cette qualité garde un élément de mystère, comme tout événement providentiellement suscité par Dieu. Mais, ainsi considérée, elle nous permettra une plus juste appréciation de la qualité d'homme d'action chez Don Bosco.

Trois portes entrouvertes

L'abbé Jean Bosco est prêtre depuis le 5 juin 1841. Il n'a pas tout à fait 26 ans, étant né le 16 août 1815. Il va pouvoir voler de ses propres ailes.

Trois portes s'ouvrent spontanément devant lui, entre lesquelles l'archevêque de Turin, qui l'a ordonné, semble lui laisser libre choix. Don Cinzano, son curé, le demande comme vicaire au centre paroissial de Castelnuovo d'Asti (Châteauneuf) ; et c'est un curé qui l'aime bien. Son village de Murialdo le veut comme chapelain ; et ce sont de si bonnes âmes, et qui l'aiment tant ! Ne serait-ce pas un devoir de reconnaissance d'accepter l'un de ces postes, pour ce jeune prêtre qui n'a pu entreprendre ses études que grâce à la générosité des gens de sa paroisse ? Il est d'ailleurs fortement marqué par son milieu natal ; ne serait-ce pas l'idéal de lui consacrer tout au moins les prémices de son ministère ? Ou bien

faut-il enfin, qu'il accepte le préceptorat qu'on lui offre dans une famille riche ? Après tout, une activité intellectuelle ne conviendrait-elle pas mieux à ce brillant étudiant ? Largement rémunéré, il y trouverait en même temps le moyen de rembourser ses bienfaiteurs et de soulager sa pauvre mère.

Don Bosco a dû se poser ces questions. Il est au terme normal de sa formation ecclésiastique ; l'Église ne lui en demande pas davantage. Lui qui, dès l'enfance, a traduit sa foi et sa piété en action, en actes d'apostolat précoces et parfois ingénus, le voici enfin à pied d'œuvre. Et il hésite... Il hésite moins entre telle forme de ministère ou telle autre, que devant l'action elle-même. Il hésite et demande conseil. Et quand Don Cafasso lui conseille d'attendre encore avant de se jeter dans l'action, de poursuivre plutôt ses études et sa formation au Convict de Turin, tout se passe comme si c'était bien ce genre de conseil qu'il attendait. Au sortir du Séminaire, le voilà résolu à passer encore trois ans à parfaire sa préparation.

Cela vaut d'être souligné, car cette décision est riche de sens chez cet homme qui possède à un degré éminent les traits du caractère « actif ». En tant que disposition naturelle, ce trait constitue en soi une base favorable chez celui qui doit être un apôtre. Mais un danger aussi. Le besoin d'agir et le plaisir qu'entraîne sa satisfaction inclinent le sujet à sauter sur toute occasion d'action, à devenir l'esclave de l'action, fût-elle intentionnellement apostolique, tout comme on devient l'esclave d'une passion. On pourra dire un jour que Don Bosco est le génie de l'action : c'était un don. Il apparaît pourtant dès le début de son sacerdoce assez maître de cette prédisposition pour se refuser à l'action précipitée : et cela, c'était une grâce, et de sa part, correspondance à la grâce.

On pourrait croire que nous montons en épingle un fait qui n'est pas tellement singulier, après tout. Au *Convitto ecclesiastico* de Don Guala et Don Cafasso, l'abbé Bosco rejoignait tout un groupe de jeunes prêtres : il n'était donc pas seul à montrer tant de prudence. Certes, mais il faut remarquer que cette retenue raisonnée devant l'action persista chez lui. Nous allons la retrouver tout au long des étapes de son œuvre, et c'est elle qui nous semble spécifier un aspect essentiel de son attitude d'homme d'action. « Vous n'êtes pas homme à penser sans agir », lui dira un jour Farini, ministre de l'Intérieur (Auffray, p. 331). Il était encore moins homme à agir sans penser.

Les étapes de l'œuvre

Il y a bien quelque artifice à vouloir distinguer des étapes dans une vie unifiée autour d'un grand dessein. Acceptons l'artifice ; il éclaire utilement une carrière de près de cinquante ans. On pourrait concevoir des divisions selon divers points de vue. Nous prendrons

comme critères les diverses formes successives de l'action apostolique de Don Bosco. On peut distinguer ainsi trois étapes majeures :

- 1^o une étape où domine l'imitation ; parmi les formes courantes du ministère, Don Bosco se voue surtout aux patronages (1841-1851) ;
- 2^o une étape d'innovation ; du patronage, Don Bosco passe à la création d'une école-internat pour les apprentis et les étudiants (1851-1855) ;
- 3^o une étape de création des cadres religieux aptes à perpétuer son œuvre ; Don Bosco fonde des Congrégations religieuses (1855-1888).

<p>1^{re} étape Les patronages (1841-1851)</p>

La première étape embrasse les dix premières années de son sacerdoce. Dix ans, pendant lesquels Don Bosco fera ce que pouvait faire n'importe quel prêtre zélé, orienté comme lui

vers la pastoration des jeunes. Il fonde un patronage. Dans des conditions d'inconfort matériel extraordinaire, je veux bien ; avec un succès tel qu'il aura bientôt trois, quatre, cinq cents garçons sur les bras, d'accord ; et cela, malgré les difficultés qu'on lui crée, la méfiance, la mauvaise humeur, l'hostilité même qu'il rencontre ; c'est entendu. Mais jusqu'en 1851, s'il réussit mieux que d'autres, s'il se donne plus que d'autres, il ne crée pas en somme une œuvre objectivement originale. Ce n'est point un reproche qu'on veuille lui faire : nous admirons au contraire qu'il ait attendu dix ans, à se faire la main, avant de se lancer dans une création tout à fait personnelle. Les idées ne lui manquent pas pourtant ; si précises déjà dans sa tête, si révolutionnaires aussi au jugement des vénérables confrères à qui il les exprime, qu'on le prend pour un fou. On dirait aujourd'hui : un paranoïque. Il l'est si peu qu'il joue un tour pendable aux bons chanoines qui l'emmènent à l'asile ; sautant le premier de la voiture, c'est eux qu'il réussit à faire enfermer !

L'œuvre se développe si bien qu'à la manière d'une ruche vivante, elle essaime. Deuxième patronage, Saint-Louis, en 1847. Troisième, L'Ange gardien, en 1849. Mais aux difficultés du nombre s'ajoutent celles de l'agitation de cette période où bouillonne la marmite de l'Italie nouvelle. 1848 : le Risorgimento est un mouvement populaire qui fait vibrer la jeunesse de Turin pour la politique et l'idée nationale. Des jeunes, des catéchistes qu'il a formés, un prêtre même de ses auxiliaires, quittent Don Bosco avec fracas pour s'enrôler dans les troupes de l'action politique et militaire. Pis encore, la masse des patros se rebelle : un soir, de ses 500 garçons, il ne lui restera plus que 12 fidèles.

Don Bosco ne se laissera pas battre deux fois sur ce terrain. Il voit clairement d'où vient le mal. Il ne suffit pas d'avoir en mains ces gar-

çons quelques heures par semaine, alors que, tout le reste du temps, ils sont livrés à des influences contraires. Il faut trouver le moyen de les garder, comme des enfants au foyer, pendant cette phase de l'adolescence, ouverte à tous les vents. C'est cette idée qui, lentement mûrie, fera franchir à Don Bosco une nouvelle étape. Il héberge d'abord un apprenti maçon sans logis, puis deux, puis sept autres garçons. En février 1851, il achète la maison Pinardi au Valdocco et l'aménage pour 30 pensionnaires. L'expérience est concluante. Alors tout va très vite. En 1852, il bâtit une nouvelle maison. Elle s'écroule. Rien n'arrête Don Bosco une fois qu'il est décidé. Il rebâtit. En octobre 1853, la maison héberge 65 garçons. Une phase nouvelle commence.

**La 2^e étape
(1851-1855)**

La deuxième étape est une étape de structuration de l'œuvre. On continue à construire; dès 1856, il y aura place pour 150 jeunes au foyer de Don Bosco. On structure surtout la formation de ces jeunes aux aptitudes diverses. Deux groupes vont se différencier sous le même toit : les apprentis, pour qui Don Bosco installe des ateliers de cordonnerie (1853), de menuiserie, de reliure (1855) etc ; puis les étudiants, qui font des études secondaires. L'apprentissage en ville est plein de dangers ; les études hors du foyer n'ont pas moins d'inconvénients. L'expérience a montré durement à Don Bosco que le système initial de formation à l'extérieur lui enlevait au bout de peu de temps tout le fruit de ses peines. Il faut donc des ateliers sur place, et sur place aussi tout le cycle des études. Cela non seulement pour la sauvegarde des garçons de 1855, mais pour le bien de ceux qui viendront après eux. Car c'est parmi ceux qu'il aura formés entièrement que Don Bosco peut espérer recruter des collaborateurs. Avant d'avoir mis sur pied son internat, il a tenté quatre fois de s'attacher de jeunes auxiliaires. Ce furent quatre échecs. Quelle ténacité ! Il essaie encore. S'il réussit cette cinquième fois, c'est qu'il recrute des jeunes qu'il avait formés non seulement par les contacts passagers de son ministère spirituel, mais par l'imprégnation quotidienne de son esprit dans ses classes et son internat. On ne coupe pas un garçon en tranches ; pour l'atteindre tout entier, il faut agir sur lui continuellement. Afin de nourrir lui-même leur esprit, même en savoir profane, Don Bosco va jusqu'à composer des manuels scolaires. Et ce sera non seulement une Histoire Sainte, une Histoire des premiers Papes, une Histoire de l'Italie, mais un Système métrique décimal (1846), des pièces de théâtre. Il lancera bientôt une collection de Classiques chrétiens.

Il a longuement réfléchi avant d'agir. Le résultat confirme maintenant ses espérances, non seulement dans l'ensemble, mais spécialement par l'éclosion de quelques fleurs de sainteté parmi ses jeunes : après

Louis Comollo, son ami du Séminaire, voici ses élèves : Dominique Savio (qui sera canonisé), François Besucco, Ernest Saccardi, Michel Magone. C'était pour lui la visible approbation du Ciel.

**La 3^e étape
(1855-1888)**

A ce stade, ne serait-ce qu'en raison du nombre, se pose d'une manière aiguë le problème des cadres. On ne peut assurer l'unité d'esprit dans tous les secteurs de l'Œuvre que si les éducateurs et les maîtres sont imprégnés eux-mêmes de cet esprit. Comment y parvenir ? Don Bosco, qui y pense depuis longtemps, va créer une Congrégation religieuse. A sa cinquième tentative, il suggère aux meilleurs de ses jeunes l'idée d'une association plus profonde et plus organique aux tâches de l'Œuvre. Il les a triés sur le volet, ces quatre disciples. Il leur a parlé d'abord individuellement, dans la confiance de la direction spirituelle. Le 5 juin 1852, il fait un pas de plus en les réunissant tous ensemble pour leur découvrir en partie son projet et la part qui pourrait leur revenir dans sa réalisation, s'ils voulaient. Un lien de communauté se tisse entre eux. Le 26 janvier 1854, donc après 20 mois de « rodage », le groupe marque qu'il a pris conscience de son idéal commun et de son unité en adoptant un nom distinctif. A trois jours de la fête de saint François de Sales, le nom des Salésiens s'écrit pour la première fois dans l'histoire. Une année se passera encore avant que soient prononcés entre les mains de Don Bosco les premiers vœux privés du premier des Salésiens, Don Rua.

Encouragé à aller de l'avant par ses conseillers habituels, Cafasso, Borel, par son Evêque, Mgr Frasoni, et même par le ministre Rattazzi l'anticléricale tout acquis à ce saint prêtre, Don Bosco met deux ans à composer les Règles de son Institut. Et c'est en mars 1858 qu'il en remet le texte au Pape Pie IX. L'approbation du Saint-Père est chaleureuse, si celle de la Congrégation compétente doit se faire encore attendre. Don Bosco peut engager l'avenir : la Congrégation Salésienne est fondée canoniquement le 18 décembre 1859. En 1862, 22 de ses membres prononceront pour trois ans les premiers vœux publics ; les premiers vœux définitifs interviendront en 1865.

Nous passerons ici sur les difficultés rencontrées pour obtenir, en avril 1874 seulement, l'approbation définitive de Rome. Cette ultime date — seize ans après la première audience de Pie IX — laisse deviner au prix de quelle patience, de quelle persévérance, Don Bosco (l'impulsif Don Bosco !) mena son œuvre à chef.

Et ce n'est encore qu'une aile de sa maison. En 1872, il amorce, avec quinze jeunes filles, la Congrégation-sœur des Salésiennes. Vingt ans après les débuts de la Congrégation des hommes ! Encore une fois, rien n'est plus étranger à ce tempérament actif que la précipitation.

Il faut ensuite étayer les deux ailes de l'édifice, appeler à participer à l'œuvre tous ceux et toutes celles qui, sans avoir la vocation religieuse, ont le sens de l'apostolat et du dévouement. L'Union des Coopérateurs salésiens (1876) mobilise la masse des laïcs autour des œuvres éducatives, paroissiales, missionnaires. Formule modernisée des Tiers-Ordres médiévaux, anticipation de l'Action catholique du XX^e siècle.

Telle est l'œuvre maîtresse de Don Bosco. Elle est grandiose, mais ce n'est pas assez pour cet homme infatigable. Créateur d'un nouveau type d'institutions éducatives et fondateur de congrégation religieuse, Don Bosco est encore bâtisseur d'églises. Il a commencé par la modeste chapelle de Saint-François de Sales, dans les locaux Pinardi, en 1846. En 1868, il entreprend l'érection de la basilique de Notre-Dame Auxiliatrice ; en 1882, l'église paroissiale de Saint-Jean l'Évangéliste ; en 1883, ce sera la basilique du Sacré-Cœur à Rome.

Son action s'élargit par la plume. Au chapitre de Don Bosco écrivain, il n'y a pas seulement à inscrire la composition de manuels. Don Bosco se fait publiciste, journaliste. Il lance des tracts, soit pour attirer la foule aux églises où se prêche la Mission, soit pour riposter aux libelles des vaudois (Lectures catholiques). Il lance un almanach au titre charmant, *Il Galantuomo*, un Bulletin salésien. Il écrit les *Mémoires de l'Oratoire*, des biographies. Il fonde une imprimerie dès 1861. La caractéristique des méthodes de Don Bosco est le recours aux moyens modernes d'information et de l'évangélisation ; moderne par la technique, moderne par le style qui tend à « accrocher » l'homme d'aujourd'hui dans sa mentalité propre.

Nous ne pouvons qu'évoquer rapidement d'autres domaines des activités de Don Bosco, qui débordent des cadres de son Œuvre principale.

Activité sacerdotale de prédicateur et de confesseur ; quelle est la paroisse de son diocèse qui ne l'a pas entendu ? Le moment le plus retentissant est peut-être son voyage quasi triomphal en France, vers la fin de sa vie, par Grenoble, Lyon, Paris, Marseille.

Activité, qu'il faut bien appeler diplomatique, auprès du gouvernement de Turin pour mettre fin à la vacance de 108 évêchés (1867) ; auprès du gouvernement de Rome pour s'assurer de la liberté du Conclave à la mort de Pie IX (1878) ; auprès du Comte de Paris, etc.

Arrêtons-nous. Aussi bien n'avons-nous pas à résumer la vie de Don Bosco, mais à marquer les voies par lesquelles il entaîne, en chef de file, les catholiques au XIX^e siècle. Cette action, nous l'avons vue se dérouler en deux directions : l'action éducative et l'action plus largement sacerdotale. C'est à la première qu'il nous faut revenir maintenant pour en analyser l'esprit : quelles sont les conceptions originales qui inspirent l'œuvre pédagogique de Don Bosco ?

LÉON BARBEY